ROBERTS (Benjamin). – *Trough the keyhole. Dutch child-rearing in the 17th and the 18th century Three urban elite families*

Hilversum : Verloren, 1998. – 223 p.

Philippe Marchand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/858>

DOI : 10.4000/histoire-education.858

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 143-148

ISBN : 2-7342-0868-7

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Philippe Marchand, « ROBERTS (Benjamin). – *Trough the keyhole. Dutch child-rearing in the 17th and the 18th century Three urban elite families* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 89 | 2001, mis en ligne le 14 janvier 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/858> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.858>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

ROBERTS (Benjamin). – *Trough the keyhole. Dutch child-rearing in the 17th and the 18th century Three urban elite families*

Hilversum : Verloren, 1998. – 223 p.

Philippe Marchand

RÉFÉRENCE

ROBERTS (Benjamin). – *Trough the keyhole. Dutch child-rearing in the 17th and the 18th century Three urban elite families*. – Hilversum : Verloren, 1998. – 223 p.

- 1 Déjà très fournie, la bibliographie de l'histoire de l'éducation dans les Provinces-Unies s'est encore enrichie d'un ouvrage publié par Benjamin Roberts en 1998, dont ce compte rendu tardif veut d'emblée souligner l'originalité. D'une part, l'ouvrage ne se limite pas à la petite enfance, voire à l'adolescence. Il nous emmène bien au-delà, en s'intéressant par exemple aux relations parents-enfants une fois ces derniers partis de la maison familiale pour fonder à leur tour une famille. D'autre part, il s'inscrit dans la durée, le ^{xvii}e et le ^{xviii}e siècles, en faisant défiler sous nos yeux quatre générations d'individus appartenant à trois familles de l'élite patricienne hollandaise : les De la Court, les Van der Muelen et les Huijdecoper. Les Van der Muelen et les De la Court appartiennent à ces dizaines de milliers de protestants des Pays-Bas qui s'exilent pour fuir la répression. Les premiers sortent d'Anvers pendant le siège en 1585 pour s'installer à Utrecht ; les seconds quittent Ypres pour Leyde en 1613. Les Huijdecoper sont d'Amsterdam. Ces trois familles de marchands entrepreneurs profitent largement du climat de prospérité qui se développe pendant le ^{xvii}e siècle dans la jeune république des Provinces-Unies. Bien intégrées dans l'élite urbaine, elles exercent très tôt

d'importantes fonctions politiques qu'elles conservent tout au long du XVIII^e siècle dans leurs cités respectives.

- 2 Pour scruter les pratiques éducatives de ces trois familles, l'auteur s'est plongé dans l'abondante correspondance – quelques milliers de lettres – qu'elles ont laissée pour le plus grand bonheur de l'historien. Il n'en retient que les lettres échangées entre parents et enfants, entre frères et sœurs... éliminant ainsi toute la correspondance d'affaires. L'auteur complète cette impressionnante documentation de base avec les nombreux traités de médecine, de pédagogie et de morale de l'époque. Tous ces documents sont examinés avec le regard de l'entomologiste pour organiser un développement centré sur quatre grands thèmes : la naissance et la petite enfance, la formation intellectuelle, les relations affectives, enfin l'éducation morale.
- 3 Avec un luxe inouï de détails, B. Roberts confirme, nuance, voire corrige ce que nous connaissions déjà du temps de la grossesse et de la petite enfance. Si la grossesse et l'accouchement restent essentiellement une affaire de femmes, comme en témoigne le rôle capital des sages-femmes constituant très tôt aux Provinces-Unies un corps strictement organisé et diplômé, les hommes n'en sont pas totalement exclus. En témoignent les annonces répétées qu'ils font de leur future paternité aux parents et aux proches. En témoigne surtout l'inquiétude qu'ils manifestent quand la future maman tombe malade et donne des signes avant-coureurs d'une fausse couche. Mais ces attentions ne les empêchent pas d'ignorer les conseils des médecins recommandant l'absence de rapports sexuels pendant la grossesse. La préférence pour l'allaitement maternel l'emporte, même si l'appel à des nourrices est attesté au moins dans l'une des trois familles étudiées. C'est seulement au XVIII^e siècle qu'on fait appel à la médecine officielle pour soigner les jeunes enfants malades. La première mention d'une vaccination contre la variole date de 1758.
- 4 Le chapitre traitant de la formation intellectuelle met en lumière les différences opposant les sexes. En effet, si elle emprunte les mêmes voies jusqu'à l'âge de dix ans – école française le matin où les enfants apprennent à lire, à écrire, l'arithmétique, le français et le catéchisme, répétitions l'après-midi à la maison sous la surveillance d'un(e) précepteur(trice) –, tout change à partir de la onzième année. Les garçons reçoivent alors, souvent dans une autre ville, ce qui entraîne une première rupture avec le milieu familial, une formation « secondaire » fondée sur l'étude des humanités. Comme les pensionnaires français, les petits pensionnaires hollandais ne témoignent pas d'une très grande ardeur pour donner de leurs nouvelles à leurs pères et mères qui se désolent du silence de leurs rejetons. Les responsables des établissements d'accueil doivent intervenir pour les rappeler à leurs devoirs. Les écoles latines dispensant cette formation secondaire se voient peu à peu supplantées, pendant le XVIII^e siècle, par des écoles dites « françaises » qui ressemblent à nos pensions. Aux langues anciennes qui constituaient le socle des études dans les écoles latines viennent s'ajouter les mathématiques, la tenue des livres de comptes, la musique, la danse et, parfois, les langues étrangères. Au terme de leurs études « secondaires », les jeunes gens entrent à l'université qui doit leur donner les connaissances, en particulier dans le domaine du droit, si nécessaires pour entrer dans le cercle fermé des dirigeants. Mais avant d'entrer dans la vie active, il y a le Grand Tour les conduisant en Allemagne, en Suisse, en Italie et surtout en France, qui leur donnera le vernis de l'honnête homme. Cette pratique du Grand Tour s'estompe au XVIII^e siècle, les parents hésitant de plus en plus à envoyer

leurs enfants dans des pays tels l'Italie et plus encore la France, dont la mauvaise image sur le plan moral inquiète.

- 5 Le destin des filles est différent. Leur formation scolaire s'arrête entre dix et douze ans. Confiées à une gouvernante, elles apprennent alors leur métier de futures épouses et mères. Au programme, du français et des leçons de danse. Certaines sont envoyées dans d'autres familles pour s'initier sous d'autres yeux aux exigences de la tenue d'une maison. Dans cette éducation des filles, l'auteur note une évolution au XVIII^e siècle. Quelques pères estiment que les filles sont susceptibles de recevoir sous la direction de précepteurs les mêmes enseignements que ceux dont profitent leurs frères.
- 6 Dans le chapitre consacré aux relations affectives au sein de ces trois familles, on retiendra les remarques neuves consacrées à leur nature, quand les filles se marient et quittent la maison familiale. Les parents, et les pères en particulier, se montrent alors très protecteurs. Les lettres échangées avec Catharina Backer, qui quitte Leyde pour se marier avec un cousin De la Court installé à Amsterdam, sont fort instructives à cet égard. La mère de Catharina reproche à son gendre d'imposer à sa fille un déplacement de quatorze heures à Leyde suivi d'un retour immédiat à Amsterdam au prétexte qu'il ne peut séjourner plus longtemps dans sa belle-famille sans négliger ses affaires. Elle l'admoneste avec vivacité, allant même jusqu'à l'accuser de traiter sa jeune épouse, de santé fragile, comme une femme du commun. Le père de Catharina regrette qu'elle ne continue pas de prendre des leçons de dessin et de peinture sous la direction d'un maître compétent. Il l'invite à aménager dans sa nouvelle maison une pièce pour se livrer à ces deux activités. Il lui donne des conseils : attendre l'été pour s'adonner à la peinture à l'huile et le reste du temps pratiquer l'aquarelle. À plusieurs reprises, il dit sa joie d'apprendre que les jeunes époux ont fait de longues promenades ensemble. Il lui recommande aussi de se promener avec son jeune frère, étudiant, afin de devenir de bons amis. Ce thème de l'unité de la famille et de l'entente entre frères et sœurs est d'ailleurs récurrent dans ces correspondances.
- 7 Le souci de la formation morale est très présent tout au long de l'éducation des filles dont les parents souhaitent qu'elles deviennent de vertueuses chrétiennes. Chez les garçons, il faut attendre le temps de l'adolescence et surtout le départ pour l'université puis le Grand Tour pour voir ce souci s'affirmer. Les lettres ne cessent de les rappeler à leurs devoirs religieux, de les inciter à se préserver de la débauche, terme qui recouvre les rapports sexuels et les risques de contracter de funestes maladies.
- 8 Comme le montre cette trop brève analyse, l'ouvrage de B. Roberts constitue un remarquable corpus d'informations concrètes permettant d'utiles comparaisons avec ce que nous connaissons d'autres pays de l'Europe occidentale. Mais ce livre présente plusieurs défauts. Tout d'abord, la conception générale surprend. L'auteur construit son livre autour d'une question centrale : les objectifs éducatifs et les pratiques éducatives mises en œuvre au sein de et par ces trois familles de l'élite urbaine sont-elles restées immuables ou se sont-elles modifiées au cours des XVII^e et XVIII^e siècles ? Il envisage cette problématique à la lumière des débats opposant les historiens de la famille et de l'enfance. D'entrée de jeu, il distingue d'un côté ce qu'il dénomme l'école orthodoxe de l'histoire de la famille (Ariès, Van den Berg, Shorter, Stone et Badinter) dont les travaux ont contribué à vulgariser l'idée d'une sorte de détachement et de fatalisme des parents à l'égard du destin de leurs enfants qui disparaît avec le recul de la mortalité infantile au XVIII^e siècle pour laisser la place à des rapports plus intimes et plus affectifs, de l'autre l'école révisionniste (Shahar, Pollock, Peeters, MacFarlane) qui

propose une image positive de l'enfance et fait état d'une continuité dans la perception du sentiment de l'enfance au cours du temps. Pour Roberts, ces deux points de vue ont leurs faiblesses. C'est cependant à la lumière de ces débats qu'il envisage la lecture de sa documentation, ce qui le conduit à introduire l'étude des différents thèmes et sous-thèmes retenus par des mises au point historiographiques dont les attendus guident sa réflexion dans une tentative pour confirmer ou infirmer les propos des auteurs cités. Le prologue et la conclusion, qui voient l'auteur revenir systématiquement sur les différents points de vue historiographiques avant de présenter ses propres conclusions, sont particulièrement significatifs à cet égard. Le procédé est lassant et finit par faire perdre de vue la richesse d'une documentation particulièrement précieuse pour notre connaissance du temps vécu par des parents et leurs enfants.

- 9 D'autre part, la construction de l'ouvrage est très scolaire. Chaque thème est découpé en sous-thèmes (la grossesse, l'allaitement, la maladie pour le premier thème, la formation intellectuelle jusqu'à dix ans, au-dessus de dix ans, l'université, le Grand Tour pour le second, les rapports affectifs au sein de la cellule familiale, l'attitude des parents lors de la venue des enfants, leur comportement quand les enfants sont loin de la famille pour le troisième, la formation morale dans la famille puis hors de la famille pour le quatrième), étudiés famille par famille, individu par individu. À titre d'exemple, on citera les pages sur la grossesse où sont passées successivement en revue les grossesses de Catharina van der Voort (famille De la Court), de Marie Temminck (famille Huijdecoper), de Catharina Backer (famille De la Court) et enfin de Marie de Malapert (famille Van der Muelen). Sans doute, l'auteur retient-il ce procédé d'exposition pour mettre en lumière les permanences et, surtout, les mutations dans les attitudes et les pratiques des trois familles. Mais d'une part, il s'expose à de fréquentes répétitions (cf. les développements sur la grossesse et la venue des enfants dont il est question dans le prologue, dans le chapitre 3 et enfin dans la conclusion générale). D'autre part, ce véritable saucissonnage que les trop brèves synthèses placées au terme de chaque chapitre ne viennent guère pallier, empêche une fois encore l'auteur, de s'élever à des considérations générales ou de développer certains points sur lesquels le lecteur aimerait en savoir plus (les écoles françaises, par exemple).
- 10 Un autre défaut de construction doit être signalé. Dans le second chapitre, une longue et minutieuse description du contexte politique, social et culturel précède la présentation des trois familles (chapitre 2). B. Roberts la justifie au prétexte que son ouvrage n'est pas seulement une histoire des pratiques éducatives, mais bien l'histoire de trois familles de marchands entrepreneurs qui se sont hissées dans les élites urbaines du temps. Il utilise les travaux les plus récents et brosse un tableau fort intéressant. Mais il faut avouer que le lecteur ne voit pas très bien quels liens il convient de tisser entre cette présentation générale et le reste de l'ouvrage. Il est sans doute fort intéressant d'apprendre que les élites urbaines vivent dans des demeures ressemblant à de petits palais tout en conservant un mode de vie plus bourgeois qu'aristocratique. Mais qu'en est-il du mode de vie de nos trois familles qu'on ne fait qu'entrevoir ? Et encore faut-il rassembler les morceaux du puzzle.
- 11 L'ouvrage bénéficie d'une remarquable iconographie, en noir malheureusement. Les portraits des rejetons de ces trois familles (on retiendra en particulier ceux du jeune Jan Carel Van der Muelen, de Pieter de La Court et de Catharina Backer), de leurs parents mais aussi des tableaux représentant une jeune mère et ses enfants, un jeune écolier, la fête de Saint-Nicolas... illustrent abondamment l'ouvrage. Malheureusement,

l'auteur qui cite pourtant à plusieurs reprises les travaux de J.H. Dekker, ne tire aucun parti de cette iconographie, même dans la présentation de ses sources. Il pouvait à tout le moins s'intéresser au message délivré par ces tableaux.

- 12 L'auteur semble ignorer la bibliographie en langue française. Les travaux fondés en totalité ou partiellement sur les correspondances, les mémoires, les journaux intimes se sont multipliés depuis quelques années. Ils ne sont guère cités (cf. p. 16, où l'auteur écrit que les Anglo-Saxons ont une longue tradition d'utilisation de cette catégorie de documents, mais ne dit rien de la tradition française) ni même utilisés dans une perspective méthodologique, voire comparatiste, qui fait totalement défaut dans l'ouvrage.
- 13 Enfin, on peut regretter que les lettres utilisées ne soient pas plus à l'honneur dans cet ouvrage. On souhaiterait en lire des extraits plus abondants que les trop brèves citations qui en sont faites. Émettons le vœu que l'auteur en donne une édition afin de nous faire pénétrer dans l'intimité de ces trois familles. Leur lecture permettrait d'aller au-delà du simple constat auquel l'auteur se limite, trop souvent obnubilé qu'il est par sa volonté de s'inscrire dans le débat historiographique.
- 14 Ces remarques apparaîtront bien sévères. Elles ne doivent pas dissimuler l'intérêt qu'on prend à lire l'ouvrage de B. Roberts qui est, avec ses défauts, une contribution importante à l'histoire de l'enfance et de la famille aux Provinces-Unies.